

## Figaro Littéraire

Le livre de chevet

### «Erasmus m'a montré la voie»

de Michel-Edouard Leclerc \*

[15 juillet 2004]



Michel-Edouard Leclerc.

(Photo J.-C. Marmara/Le Figaro.)

J'avais 15 ans. Le petit séminaire était tenu par la congrégation des assomptionnistes. Et j'avais osé qualifier de «pédants» les exercices d'éloquence du professeur de français. Revanchard, celui-ci m'infligea la rédaction d'une dissertation sur ces mêmes concepts, en m'inspirant d'une des œuvres les plus célèbres de la Renaissance: L'Eloge de la folie d'Erasmus (v. 1469-1536). A la lecture des dix premiers feuillets, je compris rapidement que l'exercice valait son pesant de punitions.

Qu'on en juge. L'édition Garnier-Flammarion, que feuilletent, aujourd'hui, tous nos kâgneux, renvoie le lecteur à plus de 680 notes de bas de page (explications et commentaires) pour un texte d'une centaine de pages seulement. Erasmus y multiplie les références aux mythologies grecque et latine, aux débats théologiques et grammaticaux. En philologue fébrile, mais comme un érudit qui s'avouerait franchement cabotin, il abreuve ses lecteurs de citations. Copieux verbiage!

Notre latiniste ouvre-t-il une fenêtre pour nous faire apercevoir «les îles Fortunées», c'est pour mieux nous rassurer sur ses compétences horticoles. Il ne reste donc plus qu'à consulter le dictionnaire pour tenter d'imaginer la couleur et les senteurs du moly, de la panacée, du nepenthès, des scilles et autres asphodèles. S'il évoque les Muses, c'est également pour les citer toutes, d'Anoia (l'étourderie) à Misoponie (la paresse), et à Tryphé (la mollesse). Plus de 80 noms propres, dieux des panthéons méditerranéens, théologiens ou écrivains, jalonnent cet exercice d'éloquence.

Cependant, au fil de la lecture, le ciel s'éclaircit. Erasmus s'amuse et entraîne son lecteur. Amoureux sincère des mots, il ne cherche pas cependant à épater la galerie. Il écrit d'abord pour lui. Il est alors âgé de 40 ans, est parti en voyage, revenu d'Italie, et a rejoint le domicile de son ami, Thomas More, destinataire de l'ouvrage. Très vite, j'ai surmonté mon aversion. Erasmus le dit lui-même, cet ouvrage est une «pure fantaisie». Pour moi, en tout cas, il n'était plus un pensum, et je commençai à comprendre en quoi il représentait un brûlot.

Sous couvert de faire parler la «Folie», Erasmus se livre une formidable satire sociale. Tout y passe. Les femmes, tout d'abord: «Qu'une femme, par hasard, ait envie de passer pour sage, elle ne fait que redoubler sa folie.» C'est parce que la folie est femme, qu'elle peut se permettre d'ironiser sur la séduction et se rire des hommes: «Si vous songez aux niaiseries que l'homme conte à la femme, aux sottises qu'il fait pour elle, chaque fois qu'il s'est mis en tête de prendre son plaisir.» Pas de quartier non plus pour les vieillards, les joueurs ou les chasseurs effrénés: «Je gage que l'excrément des chiens pour eux sent la cannelle.»

L'ironie devient mordante quand le grand humaniste de Rotterdam passe en revue les comportements et les prétentions sociales des corporations. Deux siècles avant Molière, il ose écrire des médecins: «Dans cette profession, le plus ignorant, le plus aventureux, le plus étourdi est aussi le plus couru, même chez les grands. C'est que la médecine ordinaire aujourd'hui n'est qu'une forme de flatterie...»

Au passage, votre serviteur en prend pour son grade: «Une race très folle et très sordide est celle des marchands, puisqu'ils exercent un métier fort bas et par des moyens fort déshonnêtes. Ils mentent à qui mieux mieux, se parjurent, volent, fraudent, trompent, et n'en prétendent pas moins à la considération, grâce aux anneaux d'or qui encerclent leurs doigts.» L'épicerie française ne s'en est jamais remise.

Tour à tour, grammairiens, philosophes, prêtres ou théologiens deviennent la cible d'Erasmus. Quelle force dans le trait! Quelle subtilité dans l'ironie! Quelle habileté tactique! Nous sommes loin d'un simple exercice de rhétorique. Et même s'il s'en défend, le libelle est politique.

Ainsi, on comprend mieux l'extraordinaire remous qu'il provoqua dans l'Eglise catholique, dont il dénonçait, pêle-mêle, les excès, les dévôts, les intégristes et les gadgets. «Comptons dans la confrérie ceux qui, de leur vivant, prévoient si minutieusement leurs obsèques qu'ils en viennent à régler le nombre des cierges, des manteaux noirs, des chanteurs... comme si moins de magnificence dans un enterrement pouvait humilier les morts.»

Mais l'intérêt de l'œuvre ne se limite pas à la seule critique sociale. La description de cette autre «nef des fous», révèle un regard généreux sur l'homme et sur la condition humaine. Dans L'Eloge de la folie, Erasmus effectue un travail paradoxal: il s'efforce, à l'aide de la raison, de faire discourir la folie. Folie, dont tout être de raison est finalement doté. Qu'est-ce que la folie? «Une dispensatrice de bonheur», semble-t-il répondre.

Elle est celle qui fait oublier la mort, dans une civilisation où celle-ci est omniprésente et dévorante. Elle est celle qui fait l'humanité de l'homme. Un homme traversé par la tentation de l'amour propre, de l'avarice, de la concupiscence ou de la recherche du plaisir. Mais aussi un homme qui dispose d'un accès à l'amour et à Dieu.

De l'aveu même de son auteur, L'Eloge de la folie ne serait pas le meilleur qui soit sorti de sa plume d'oie.

Pourtant, son impact sur la société a été considérable. Car le lecteur trouvait un miroir. Il révèle les artifices et les faux-semblants des idéologies, et réaffirme le libre arbitre de l'homme. A ceux, philosophes ou écrivains, qui fustigent la folie, il répond: «Je ne vois pas pourquoi ils appellent un malheur d'être nés tels, d'être élevés et formés selon la condition commune.»

De fait, Erasme ouvre la voie à La Bruyère, à Molière, à Voltaire et à tant d'auteurs caustiques de notre XIXe siècle. Il cautionne, y compris dans la polémique avec Luther, la réforme de l'Eglise, le retour à l'Evangile, à un christianisme vécu, dépouillé de ses ornements.

Stefan Zweig aimait à rappeler la douceur et l'intelligence du regard d'Erasme tel qu'on le voit dans les portraits que firent de lui Dürer, et surtout Holbein. Pour moi, L'Eloge de la folie est sans doute le plus beau témoignage d'un individu qui, pour avoir renoncé à la vie monastique, n'en a pas moins cherché à justifier son engagement humaniste dans le théâtre de la vie comme elle va pour chacun. Je crois avoir retenu cette leçon, et je tente, depuis lors, de l'appliquer au fil des jours. En ce sens, il m'a montré la voie.

### **Eloge de la folie**

d'Erasme

Coll. Garnier-Flammarion, 192 p., 3,60 €.

\* Michel-Edouard Leclerc est chef d'entreprise.